



Un dimanche matin de Johanne Rigoulot

Johanne Rigoulot est née en 1974, scénariste, romancière, productrice de cinéma. Elle est intervenante à l'Académie libanaise des Beaux-Arts.

Elle a écrit « Et à la fin tout le monde meurt » 2007, « Bâti pour durer » 2012

Au cinéma, scénariste de « Une affaire personnelle » d'Arnaud Mercadier avec Sarah Forestier (2021) et « Disparition inquiétante » d'Arnaud Mercadier (2019)

Le récit.

Pierre a tué sa femme Katia un dimanche matin. Pierre est le cousin de l'auteure. C'est donc dans une histoire personnelle qu'elle nous emmène. Pourquoi Pierre a-t-il commis l'inacceptable? Quel a été le facteur déclencheur ? Elle va fouiller dans la petite enfance de son cousin. Elle va explorer sa vie d'adulte, sa vie conjugale et familiale.

Johanne nous raconte sa sidération, l'anéantissement de la famille, le procès, ses échanges avec Pierre, son cousin, l'impact de cet événement tragique sur sa famille, sur sa vie, le raz de marée qui suit. Chaque drame comporte ses victimes collatérales. Texte prenant et passionnant, bien écrit, les mots sont justes, texte d'une grande humanité, tout n'est pas blanc ou noir.

Et surtout, je veux raconter l'ébranlement. Ça peut m'aider à comprendre. Cette obsession est là, dans cette détermination à recomposer le puzzle d'un basculement.
Page 93

Comprendre, c'est son obsession et ce récit va pouvoir l'aider à mettre les mots sur l'indicible.

La scénariste va dérouler son récit pour traquer le drame intime qui a fait basculer son cousin de l'autre côté de la ligne rouge que rien ne le prédestinait à franchir.

Et d'abord la jeunesse de Pierre.

Une grand-mère, directrice d'école, autoritaire, profondément républicaine.

Des parents, Dominique et Weber, le mari, fils d'un officier nazi, vivent à Lyon, elle est ingénieure, ils travaillent tous deux au CNRS, ont deux fils, Ludovic et Pierre. Le frère de Dominique (père de la narratrice) et sa femme, divorcés, ont deux enfants, Clément et la narratrice mariée à Chaim, vivent en Bourgogne. Pascale, la jeune sœur et tante de la narratrice a trois enfants, Bruno, Marie et Lise et habitent la Région parisienne.

L'auteure construit son récit comme un puzzle avec des allers-retours sur les événements en parallèle avec les procès, en première instance, en appel, en cassation et en renvoi devant un autre tribunal de première instance.

Deux pistes de réflexion :

L'évolution psychologique de Pierre,

Pierre est un enfant sans histoire, cousin toujours de bonne humeur, gentil, bienveillant ; il est dans la norme. Il vit une jeunesse sans accroc, ne s'intéresse pas trop aux filles, rate son bac, le passe une seconde fois, fait un IUT et à 20 ans, trouve un travail de dessinateur industriel. Il est heureux, il occupe un logement au Sud de Lyon, rencontre sa future femme Katia au travail. C'est une belle femme, brune et vive, elle est l'aînée de deux sœurs, c'est une famille unie. « Elle a un débit de paroles mitrailleuse ponctué d'un rire qui secoue ses longs cheveux ». Pierre est un homme banal. Il est petit et râblé. Elle a dû percevoir une fragilité chez lui, fragilité qui n'était pas pour lui déplaire.

Ils se sont mariés très vite le 30 août 1997.

« Elle voulait s'installer tout de suite », « je n'ai pas osé dire non » page 43.

« Entre eux, les rôles sont clairement définis. Pierre assure la part physique et Katia se charge du lien social. Tout au long de leur mariage, elle aura la responsabilité des choix matériels et de l'administratif. » p. 76

« Katia donne le la. Il devient le mari de ».

Au cours du procès, le psychologue évoquera les prémices du basculement. Pierre a vécu comme tout le monde, bien inséré dans la société, s'est marié, a eu des enfants, a construit une maison. Ce passage à l'acte laisse entendre que la construction de sa personnalité n'était pas assez solide. Le couple s'est délité.

L'achat d'un terrain à un prix raisonnable mais trop pentu entraîne des difficultés d'implantation d'un jardin pour les petites filles. Il y a donc cette maison chantier, ce couple en crise, les maux de dos récurrents de Pierre.

A l'été 2004, les éléments du drame sont réunis. « Il sombre dans un délire de persécution entièrement reporté sur sa femme. Elle est la grande fautive, responsable de sa souffrance et de sa fragilité » p.113

Et cette dérisoire histoire de coussins, c'est le trop plein, le facteur déclenchant. Pierre tient à ses coussins qui lui viennent de sa mère et Katia les trouve laids et veut s'en débarrasser. Elle l'annonce ce 18 juillet 2004. C'est alors que Pierre va se déchaîner et commettre avec une brutalité inimaginable l'irréparable.

« On coche les trois cases du meurtre familial : le drame a lieu à la maison, dans un contexte de séparation, après des violences antérieures quelques semaines auparavant.

Pourtant, Katia n'est pas sous emprise. Du point de vue de l'intime, c'est un drame familial. Du point de vue sociétal, c'est un féminicide »

Dès lors, Pierre va entrer dans le déni, refusant la monstruosité de son acte et va cacher, comme un enfant, le cadavre de sa victime au sous-sol. Au procès, son attitude le desservira. Il est décrit comme un homme geignard, au visage « gris », incapable de lever les yeux vers la famille de la victime. Sa pensée est confuse. L'attitude des prévenus est lourde dans les procès de justice.

Au fur et à mesure de la procédure et de son temps passé en détention, il prend conscience de la monstruosité de son acte. Jugé au bout de trois ans après les faits, il prend 30 ans de réclusion en première instance, jugement confirmé en appel un an après. Il ira en cassation cinq ans après, puis prendra 25 ans lors de son deuxième jugement.

C'est un long chemin qu'il va parcourir.

La notion de réparation vis-à-vis de la famille de la victime et vis-à-vis de la société lui apparaît peu à peu. Il assume son acte. Il prend conscience qu'il ne sera jamais quitte. Il espère toutefois qu'à sa sortie, il ne sera pas réduit à un meurtrier.

La justice doit fixer le prix social de l'affaire : un meurtre, c'est d'abord un désastre dans l'ordre du monde » « La durée de la peine sera la mesure de la gravité du crime » p 130

« La justice travaille pour la défense, mais aussi pour les autres, le public, le cafetier d'en bas, pour ceux qui ignorent l'odeur du sang... » p 168

La privation de liberté est une expression et il faut prendre acte de sa réalité.

Pierre dort, se réveille, mange, se lave...p. 197...c'est une mise en sommeil de l'individu. Pour le corps, la prison est un désastre. Il aspire au silence car en prison, le bruit est partout (bruits des clés, des portes, des pas, cris des détenus la nuit)

Il y découvre les codes du monde carcéral et organise sa défense à venir. Son incarcération l'a projeté dans un monde inconnu. p. 71

L'évolution psychologique de son entourage, famille et amis, qui, au début, cherchent des circonstances atténuantes « Il a dû souffrir », le possible accident mais bien vite vu la violence des coups, doivent se rendre à l'évidence, alors ils cherchent à comprendre et comprendre n'est pas excuser.

« L'histoire que je m'apprête à raconter compte une morte, deux orphelins et deux familles dévastées »

La narratrice décrit bien les dommages collatéraux. Elle pointe du doigt la souffrance de la famille confrontée à l'acte de Pierre mais aussi la souffrance de Pierre.

A travers son récit, elle essaie d'accéder à la Vérité.

« Face à l'inconcevable, c'est un réflexe de survie, on traque la clé du basculement comme on rechercherait l'oxygène. On peut fouiller d'autant plus loin qu'on ignore quand le processus s'est mis en marche, faut-il forer l'enfance du tueur ? Sa construction d'homme ou sa rencontre avec sa victime ? » p.12

La famille est dévastée. Du jour au lendemain, la narratrice a les cheveux qui blanchissent. Elle se met à écrire tous les jours à Pierre, elle est devenue « zombie ».

Elle s'implique dans ce long cheminement. Elle s'initie au jargon judiciaire et au monde carcéral, fait circuler l'information dans la famille.

Reprendre ses mots :

« La famille est un organisme vivant. Qu'un seul élément l'intoxique et le corps entier entre en lutte » p.13

« Dans ce naufrage, le cap de chacun est différent. Mais une chose est sûre, et sans doute impossible à comprendre pour qui n'a pas vécu une pareille affaire ; nous entrons tous en prison avec Pierre. Chacun d'entre nous porte le poids de sa culpabilité. » p.47

« Il me suffirait de refuser ce poids et j'ai tardé à y parvenir » « Le fait divers s'est placé entre le monde et moi » p. 109

« Notre mobilisation pour Pierre n'a pas faibli »

Quant à la famille de la victime, d'une dignité remarquable, elle a attendu une réparation impossible. Ils ont espéré des réponses à leurs interrogations, une approche de la vérité porteuse de sens dans la mort de leur fille. En vain.

Ce récit nous permet de dépasser « le fait divers » que nous lisons tous les jours dans les journaux. L'auteur nous fait vivre les événements de l'intérieur. Ainsi, nous pouvons aborder l'affaire autrement. Car comment sortir de cet anéantissement ? Tant pour la famille de la victime que pour celle du meurtrier ? Comment la société face à de tels crimes ne peut-elle pas être ébranlée ? Car, c'est l'évidence, Pierre, par son crime, a rompu le pacte social qui le lie à la société.

Et c'est la notion de réparation qui donne sens à son incarcération. La privation de liberté est une punition pour tout être humain car cette même liberté, dans une démocratie, fait partie des droits fondamentaux de l'Homme et du Citoyen.

On touche aussi à la notion du Bien et du Mal et quand la narratrice demande à l'avocate générale si elle a fini par croire au Mal, elle lui répond « Non, je crois toujours au Bien » et ajoute « Je crois en l'Homme. »

Par le récit, par les mots, par la recherche de la justesse des mots (et c'est pourquoi je les ai repris volontairement), l'auteure a trouvé le chemin de l'apaisement après un tel séisme.

Et elle termine par « Les prémisses de l'apaisement sont dans la justesse des mots »

Danielle Doyelle Delefosse